

REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE



Revue Spécialisée en Études Heideggériennes

numéro 8 – 2020

Editée par www.respeth.org

ISSN 2311-6145

www.respeth.org, 2020

22 BP 1266 Abidjan 22 (Côte d'Ivoire)

Email : publications@respeth.org

Tél. : 00225 09 62 61 29 00225 40 39 26 95 00225 09 08 20 94

ORIENTATIONS DE LA REVUE

RESPETH est une Revue (en version électronique et papier) de recherches sur Martin HEIDEGGER. Elle est rattachée aux Universités d'Abidjan-Cocody (Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY) et de Bouaké (Université Alassane OUATTARA) de la République de Côte d'Ivoire. C'est une revue internationale à caractère philosophique qui paraît une fois l'an (en édition régulière). En dehors de cette édition régulière, pourront apparaître, en éditions spéciales, les Actes de Colloques, les Conférences et Ateliers. Les textes que la revue publie proviennent des divers horizons qui composent le vaste champ des disciplines littéraires, artistiques et des sciences humaines et sociales ayant été influencées par la pensée du philosophe Martin HEIDEGGER.

La revue *se propose de promouvoir et soutenir* le développement et la compréhension de la pensée de M. HEIDEGGER. Elle encourage la production de textes de synthèse, de réflexions critiques qui valorisent les contributions et les limites de la philosophie de Martin HEIDEGGER, des façons améliorées, novatrices ou des commentaires et des analyses critiques explicitant des questions d'ordre théorique, méthodologique, éthique, épistémologique ou idéologique se rapportant à la pensée du philosophe :

* Des réflexions d'ordre théorique axées sur des études portant sur les thèmes liés à la philosophie de Martin HEIDEGGER ;

* Des travaux de phénoménologie restituant les influences aristotéliennes, kantienne, hégélienne, husserlienne, etc., sans oublier celles des penseurs antiques grecs, subies par Martin HEIDEGGER et ses héritiers ;

* Des apports de type herméneutique interprétant, dans un sens plus ou moins heideggérien, les textes philosophiques ;

* Des critiques de portée éthique ou/et idéologique de la philosophie de Martin HEIDEGGER, en ses rapports à la société contemporaine et aux mondes non-occidentaux.

* Des articles synthétisant ou établissant l'état des connaissances, retraçant l'évolution de la pensée de HEIDEGGER, ou inclinant la philosophie héritée de Martin HEIDEGGER vers de nouveaux horizons ;

* Des comptes rendus d'ouvrages portant sur Martin HEIDEGGER.

RESPETH se propose aussi de publier les travaux primés dans le cadre du concours pour le Prix d'Excellence DIBI Kouadio Augustin.

Il existe des revues scientifiques traitant spécifiquement de la philosophie de Martin HEIDEGGER, certes. Et s'il existe des espaces de débats sur les possibilités qu'ouvrent la pensée de HEIDEGGER et ses influences dans le monde actuel, il convient de souligner qu'ils ne sont pas en assez grand nombre. La revue RESPETH se présente ainsi comme une ressource importante pour les chercheurs, les professeurs et étudiants qui s'intéressent au devenir de la philosophie d'influence heideggérienne.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Abou SANGARÉ Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Andrius Darius VALEVICIUS, Université de Sherbrooke, Québec, Canada
Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Augustin DIBI Kouadio, Prof. Titulaire, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Jacques NANÉMA, Prof. Titulaire, Université de Ouagadougou, Burkina Faso
Jean Gobert TANOËH, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Jean-Luc AKA-EVY, Prof. Titulaire, Université Marien NGOUABI, Brazzaville, République du Congo
Sophie-Jan ARRIEN, Prof. Titulaire, Université de Laval, Canada

COMITÉ DE LECTURE

Abou SANGARÉ Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Alexis KOFFI Koffi, Maître de Conférences, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Andrius Darius VALEVICIUS, Université de Sherbrooke, Québec, Canada
Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké,
Augustin DIBI Kouadio, Prof. Titulaire, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Jacques NANÉMA, Prof. Titulaire, Université de Ouagadougou, Burkina Faso
Jean Gobert TANOËH, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Jean-Luc AKA-EVY, Prof. Titulaire, Université Marien NGOUABI, Brazzaville, République du Congo
Raoul KOUASSI Kpa Yao, Maître de Conférences, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Séverin YAPO, Maître de Conférences, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Sophie-Jan ARRIEN, Prof. Titulaire, Université de Laval, Canada

COMITÉ DE RÉDACTION

DIRECTEUR DE PUBLICATION :

Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire

REDACTEUR EN CHEF :

Jean Gobert TANOËH, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :

Léonard KOUASSI Kouadio, Institut National du Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle, Côte d'Ivoire
Séverin YAPO, Maître de Conférences, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire

MEMBRES :

Alexis KOFFI Koffi, Maître de Conférences, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Christophe PERRIN, Université Paris-Sorbonne, France
Élysée PAUQUOUD Konan, Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest, Côte d'Ivoire
Oscar KONAN Kouadio, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Pascal ROY-EMA, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Sylvain CAMILLERI, Université Catholique de Louvain, Belgique

RESPONSABLE TECHNIQUE :

Raoul KOUASSI Kpa Yao, Maître de Conférences, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire

SOMMAIRE

Pourquoi Heidegger ?	9
Argumentaire du Numéro Thématique : Seul un Dieu peut encore nous sauver.....	11
BOKO (Sèdjro Bernadin), Vers une phénoménologie sotériologique : du « seul un Dieu peut nous sauver » de Heidegger au « seul un Dieu vivant peut nous sauver » de Michel HENRY.....	12
KOUADIO (Konan Oscar), Du Gestell technologique : quel salut pour l'humanité ?.....	31
SENZÉ (Kouamé Raymond), Ontologie et foi dans la pensée heideggérienne.....	56
KOUASSI (Kpa Yao Raoul), La science et Dieu chez Leibniz et Einstein.....	71
GAINSI (Grégoire-Sylvestre M.), Et l'art créa Dieu : Hölderlin et Heidegger au sujet de la divinité de Dieu.....	91
KOFFI (Kouakou Marius), Déchoir spirituel du monde et désir divin : l'hénologie plotinienne comme sortie des crises existentielles.....	108
KOUASSI (Moulo Elysée), <i>In-quiétude</i> et appel chez Gabriel MARCEL : le Toi absolu comme fondation onto-théologique du bonheur.....	128
KISSEZOUNON (Gervais), TECHOU (Roland) « Seul un dieu peut encore nous sauver ». Décryptage et lecture analytique d'une expression énigmatique à l'ère du numérique et de coronavirus.....	151
GOULEI (Yves Laurent), Ô poètes ! ô Dieux ! vérité(s) d'un humanisme fondamental.....	174

POURQUOI HEIDEGGER ?

Dans la langue de sa pensée, Heidegger dit que l'Être est la présence du présent ; cela apparaît comme une explicitation de cette catégorie fondamentale de la métaphysique occidentale. Qu'une Revue scientifique, en terre africaine, soit consacrée à rendre explicite l'intuition du dernier des grands penseurs de l'être, n'implique pas moins une question importante qu'il faudrait immédiatement poser, à savoir : Y a-t-il un intérêt à réfléchir, avec Heidegger, sur le sens et la vérité de l'être, pour des êtres dont l'histoire consciente demeure encore très problématique dans l'imaginaire de beaucoup de blancs ? Cette question, en se la posant, ne s'inscrit nullement dans un conflit d'identité ou de capacité historique ; elle vise plutôt à scruter un implicite qui structure tout grand philosophe : Le rapport de la conscience aux choses. Ce rapport ne peut être esquivé, sous aucun prétexte, pour autant que l'homme, quelle que soit sa particularité individuelle ou collective, ne peut pas ne pas comprendre que le point de départ de l'histoire s'inscrit nécessairement dans ce rapport. Au fond, au-delà de tout ce qui nous préoccupe, et qui peut parfois devenir objet de divergences ou même de conflits, souvent violents, il y a une chose qui nous détermine tous : nous sommes des consciences devant les déterminités. Et la conscience ne parvient à sa vérité que dans une appartenance essentielle au Concept, comme expression d'une pensée substantielle de son rapport aux choses. De ce point de vue, ce rapport n'est pas un simple rapport, il est si complexe qu'une complaisance à son égard influence négativement la marche dans l'histoire de tout peuple. La qualité de cette marche est donc déterminée par le sérieux et la profondeur avec lesquels l'on se pense dans la présence des choses. Husserl, dont la philosophie est une réappropriation de la conscience, dans son essentialité, nous permet de bien comprendre qu'une pensée rigoureuse ne peut se dispenser de la vérité de la conscience dans son rapport aux choses, d'où la nécessité fondamentale de l'époché, pour accéder au moi transcendantal ; car une conscience encombrée de psychologisme rend impossible l'effectivité exacte de celle-ci dans son intentionnalité. C'est la réduction transcendantale pour désobstruer le rapport de la conscience aux choses. Le retour aux choses ou "droit aux

choses mêmes", comme idée substantielle de la phénoménologie husserlienne, est le retour de la conscience dans sa pureté originelle, seul gage pour rendre la philosophie, c'est-à-dire le Concept, à sa propre vérité, comme science rigoureuse. Le célèbre article de Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, paru en 1911, en donne la pleine mesure. La conscience, étant le fondement premier de toute science, y compris la philosophie en premier, exige d'être pensée en soi, comme conscience transcendante, pour donner au Concept toute la rigueur de son sens. La rigueur de la conscience, qui s'atteste dans la réduction phénoménologique, chez Husserl, traverse toute la pensée de Heidegger, qui l'enracine dans une expérience plus originaire et plus originelle, celle avec l'Être.

Quand j'essaie de faire attention à mon environnement, je vois les choses-ci : à côté, un chien ; devant, une maison ; plus loin, un arbre. Ces choses seraient-elles spécifiques à mon environnement ? N'existeraient-elles pas ailleurs, à des milliers de kilomètres, à Katmandou au Népal par exemple ? Si, mais, on pourrait objecter que mon chien n'est pas le même que celui du Népal. Sans doute, mais si on admet que mon chien et celui du Népal sont des chiens, il va sans dire que quelque chose de plus profond les détermine, de telle manière que, malgré l'évidente différence, ils demeurent des chiens. Notre pensée, qui les identifie comme chiens, se pose sur la réalité non perceptible, qui, dans sa profonde vérité, permet de déterminer le chien comme chien. Ainsi, la pensée, dans son propre, se conçoit et se fonde sur le non-présent, en tant qu'il est l'indéterminable dans le déterminable-présent. Et c'est là toute la pertinence du penser heideggérien. La tentation constante d'être envahie par le présent empêche la pensée de se déployer rigoureusement pour donner à la conscience toute sa vérité.

Penser la pensée, dans son appartenance à l'Être, pour la préserver de l'invasion de l'étance, reste une idée éternellement "jeune", qui implique, sans aucun doute, la préservation absolue de l'identité essentielle, sans laquelle, de toute évidence, rien de substantiel ne peut être construit, pour donner à l'histoire la plénitude de son sens. La question de la pensée est une

question d'humanité qui ne saurait être circonscrite à une aire géographique, dans la mesure où le rapport de l'homme à l'étant est un rapport qui structure, de manière universelle, son existence.

Mieux, penser la pensée pour mieux la rendre à l'homme, afin de lui permettre d'habiter, dans la sérénité, la terre, où l'étant devient absolu, exige une méditation sur le rapport de l'étant à l'être. Un rapport dans lequel l'étant est dans la dépendance de l'être. L'étant se structure dans une articulation nécessaire à l'être. Cette nécessaire articulation, disloquée par la métaphysique de l'étant, est si absolue que Heidegger, dès les premières pages de *Être et Temps*, fait le constat suivant : « La question de l'être est aujourd'hui tombée dans l'oubli » (Heidegger, 1986, p. 25). Mais au préalable, il n'a pas manqué de dire ceci, dont la gravité permet de mesurer tout l'enjeu de sa pensée : « Avons-nous une réponse à la question de savoir ce que nous voulons dire exactement avec le mot « étant » ? Aucunement. Dans ces conditions, il faut poser en termes tout à fait neufs la question du sens de l'être. Sommes-nous donc seulement aujourd'hui encore dans l'aporie de ne pas entendre l'expression « être » ? Aucunement. Dans ces conditions, le plus urgent, c'est de réveiller une entente pour le sens de cette question » (Idem, p. 21). Il s'agit, alors, de pousser à fond le rapport de l'homme au savoir pour qu'advienne et se maintienne, sans prétention et de manière définitive, son essence pensante, si tant est que rien ne peut possibiliser son existence, s'il n'est radicalement établi dans cette essence. Car, dit Heidegger, « savoir est la sauvegarde pensante de la garde de l'être » (Heidegger, 1958, p. 420). Cette garde, dans laquelle l'homme accomplit la splendeur de son humanité, n'est spécifique à aucune race et à aucun continent, sauf si nous admettions que la pensée ne serait pas le propre de l'homme. Pour avoir commencé en Grèce que Hegel qualifie comme le point lumineux de l'histoire universelle, la pensée, dans l'appartenance à son essence, comme objectivation rigoureuse et profonde de la conscience dans son rapport aux choses, déborde la seule Grèce, et poursuit sa marche radicale, vers le lieu essentiel où l'homme est pleinement chez soi. Peu importe la manière avec laquelle elle parvient aux peuples, qu'elle soit embastillée dans un

impérialiste colonial, il nous faut l'accueillir, avec grande sérénité et lui permettre de croître dans le secret de sa puissance, qui rend puissants les peuples qui savent la contempler dans la splendeur de sa vérité. Là se trouve, paradoxalement, l'authentique chemin de liberté, parce qu'est libre celui qui se déploie dans la Libre-Étendue, où sont brisées les idoles de nos excessifs particularismes et de nos primitivités, dénuées du saut qualitatif, nous empêchant ainsi de saisir la profondeur de cette idée heideggérienne : Là où croît le péril, là aussi croit ce qui sauve. Ce qui suppose qu'il faut, dès la départ, écarter, avec une violence salutaire, l'idée d'une rationalité multiple, comme si "un plus un" feraient, ailleurs, autre chose que deux. La logique n'est ni culturelle, ni géographique, c'est le propre de l'esprit ; et l'essence de l'esprit, selon Hegel, réside dans la conscience de soi, conscience parvenant à son contenu comme Concept. Ce Concept est grec ; et nous sommes, pour ainsi dire, des Grecs. Serait-il scandaleux d'affirmer pareille chose ? Ne faudrait-il pas revendiquer autre chose que la grécité, surtout que la Grèce actuelle est menacée de faillite, en raison de profondes difficultés économiques ? Aussi, pourrions-nous ironiser, de telles difficultés ne trouvent-elles pas leur fondement ultime dans un certain « oubli de l'Être » ? Y a-t-il donc, aujourd'hui, honneur à défendre une filiation grecque ? En bonne logique non, pas pour des raisons de grandeur économique, mais parce qu'un Noir ne peut pas avoir un ancêtre Blanc, alors qu'il n'est pas mulâtre. Alors que veut dire "nous sommes des Grecs ?" Heidegger nous donne l'excellente réponse : « Grec, cela ne signifie pas, dans notre façon de parler, une propriété ethnique, nationale culturelle ou anthropologique ; grec est le matin du destin sous la figure duquel l'être même s'éclaircit au sein de l'étant et en laquelle une futurition de l'homme, qui en tant qu'historial, a son cours dans les différents modes selon lesquels elle est maintenue dans l'être ou délaissée par lui, sans pourtant jamais en être coupée » (Heidegger, 1958, p. 405).

Dans une Afrique, où, cinquante ans après les indépendances, pour la plupart des pays francophones, la question des États modernes demeure encore très préoccupante, en raison d'une appropriation non encore

suffisante des concepts fondamentaux comme la justice, la liberté, l'égalité sociale et politique, la rigueur au travail, concepts à partir desquels se construit tout peuple viable, une entreprise comme RESPETH, qui s'élève dans l'horizon de la pensée de l'Être, n'apparaît pas seulement juste mais nécessaire. Bien qu'elle ne soit pas au centre de la pensée heideggérienne, la pensée des valeurs et des exigences sociales et politiques ne sous-tend pas moins la question de l'être, si tant est que c'est au cœur d'un humanisme fondamental, comme pensée de l'Être, qu'émerge et acquiert consistance tout humanisme classique, comme valeurs humaines à promouvoir et à sauvegarder. Il serait, alors, prétentieux, de croire que la présente œuvre donnerait des directives à l'action de l'homme ; une telle orientation est, simplement, aux antipodes de la pensée de Martin Heidegger, pour qui la pensée est en soi une action radicale : « La pensée n'est pas d'abord promue au rang d'action du seul fait qu'un effet sort d'elle ou qu'elle est appliquée à La pensée agit en tant qu'elle pense. (...) Cet agir est probablement le plus simple en même que le plus haut, parce qu'il concerne la relation de l'homme à l'être » (Heidegger, 1966, p. 68). Pourquoi ? Parce que là où existent des distorsions sociales et des horizons historiques confus, la pensée ne s'est pas suffisamment accomplie, c'est-à-dire l'homme n'a pas, avec vigueur et rigueur, porté son essence dans la seule relation, qui lui donne tout son contenu, celle de l'être. Ne serait-il pas alors bien étonnant de montrer, avec rage, comme l'a fait Emmanuel Faye, que Heidegger est un théoricien du nazisme ? Ne serait-il pas tout à fait injuste d'enfermer le grand penseur de l'Être dans une courte séquence de sa vie (Six mois rectorat sous le régime des nazis), alors même que la commission de « Dénazification » (France-Lanord, 2013, p. 320-326) a eu lieu depuis le courant des années 1945-1949 ! L'image intime du philosophe de la Forêt Noire, qu'il convient tenir fermement, détruit radicalement le rectorat sous le nazisme. Pas plus que son génie de pensée ne peut être discrédité par son histoire d'amour avec Hannah Arendt, pas plus les accointances avec le nazisme ne peuvent remettre en cause la profondeur de pensée du dernier

des grands philosophes de notre temps. Le génie n'est pas Dieu ; et la grande intelligence n'est pas canonisation.

« Le présent est le rassemblement ordonnant et sauvegardant du présent en sa présence chaque fois séjournante » (Heidegger, 1958, p. 444). Apprendre à sauvegarder le présent pour habiter, de manière sereine l'humanité de l'homme, telle est, pour nous, l'absolue nécessité inéquivable. Apprendre à penser, avec Martin Heidegger, ce n'est pas apprendre à spéculer, c'est apprendre à être radicalement humain ; seul l'humain pense en poète, c'est-à-dire la pensée qui élève l'homme dans une harmonie intégrale, parce que pensée de l'Être. Alors, reprenant Hölderlin, Heidegger pouvait écrire : « Plein de mérites, c'est pourtant poétiquement que l'homme habite la terre ». Puissent nos présents « Pas » demeurer dans l'ouvert irradiant de l'Être, pour qu'advienne l'effectivité historique du Concept Vivant.

Jean Gobert TANOH

NUMÉRO THÉMATIQUE 2020 DE LA REVUE RESPETH

« SEUL UN DIEU PEUT ENCORE NOUS SAUVER »

Pour son numéro de Décembre 2020, la Revue Spécialisée en Études Heideggérienne (respeth) lance un appel thématique.

La thématique générale est référencée à la parole de Martin Heidegger issue de son entretien avec la revue *Der Spiegel* : « Seul un Dieu peut encore nous sauver ». En somme, il s'agira d'évaluer l'entente heideggérienne de cette parole relativement à la problématique de la technique. La question de Dieu, telle qu'elle se présente dans l'histoire de la Philosophie, surtout ceux des auteurs avec lesquels le penseur de Messkirch a eu un véritable commerce, trouvera une résonance particulière dans cette perspective. De même, des contributions inédites sur la question du Sacré, du Divin, etc., à l'ère contemporaine, sont attendues.

**« SEUL UN DIEU PEUT ENCORE NOUS SAUVER » DÉCRYPTAGE
ET LECTURE ANALYTIQUE D'UNE EXPRESSION
ÉNIGMATIQUE À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE
ET DE CORONAVIRUS**

1. Gervais KISSEZOUNON

Université d'Abomey-Calavi (Bénin)

gerkiss2000@yahoo.fr

2. Roland TECHOU

Ecole Normale Supérieure (Bénin)

trolant@yahoo.fr

Résumé : « Seul un dieu peut encore nous sauver » sonne le glas de l'arraisonnement du monde. Il ouvre la voie à une perception renouvelée de l'être humain voire de sa capacité à « donner sens et existence au monde ». A l'ère de « l'insuffisance de la raison suffisante » (Jean-Luc Marion, Etant donné), le mot de Heidegger retrouve son sens. Il ne s'agissait pas pour le philosophe d'entériner le nihilisme nietzschéen encore moins de saper les bases de l'humanisme traditionnel. Mais le penseur du sens de l'être cherche à faire écouter « la Nouvelle tonalité affective de l'être humain » dont la technique contemporaine fait entendre l'écho. Pour l'avoir ainsi analysé afin de saisir le sens du numérique contemporain (ontophanique et techno-transcendantal), il nous a paru nécessaire d'y associer l'herméneutique philosophique de la situation pandémique actuelle du monde pour rechercher l'issue du divin encore possible dans notre monde.

Mots-clés : DIEU, TECHNIQUE, NUMERIQUE, HEIDEGGER, ONTOPHANIQUE, SENS.

Abstract : "Only a god can still save us" is the death knell for the arrest of the world. It paves the way for a renewed perception of the human being and even of his ability to "give meaning and existence to the world". In the age of "the inadequacy of sufficient reason" (Jean-Luc Marion, Given), Heidegger's word regains its meaning. It was not for the philosopher to endorse Nietzschean nihilism, much less to undermine the foundations of traditional humanism. But the thinker of the sense of being seeks to make listen to "the New Emotional Tone of the Human Being" whose contemporary technique echoes. To have thus analysed it in order to grasp the meaning of contemporary digital (ontophanic and techno-transcendental), it seemed necessary to associate it with the philosophical hermeneutics of the current pandemic situation of the world in order to seek the outcome of the divine still possible in our world.

Keywords: GOD, TECHNICAL, DIGITAL, HEIDEGGER, ONTOPHANIQUE, SENSE..

Introduction

Le texte ici considéré est dans sa version originale : « Nur noch ein Gott kann uns retten ». Il est initialement paru dans le journal *der Spiegel* le 31 Mai 1976 à la suite d'un entretien réalisé le 23 Septembre 1966. Pour restituer le contexte général de l'entretien, il faut dire qu'il est structuré en deux temps. Le premier temps : *retour sur les rapports troubles de Heidegger avec le Nazisme* et le deuxième temps : *le rôle de la pensée et de la philosophie à l'époque déterminée par la technique*.

Nous nous donnons pour tâche à travers les présentes réflexions, d'analyser l'énigmatique réponse de Martin Heidegger à l'une des questions qui lui furent posées et qui va servir de titre à tout l'entretien. Le journal « *der Spiegel* » demande en effet au philosophe Heidegger si « l'individu peut encore influencer d'une quelconque manière sur ce tissu de fatalité, ou bien la philosophie le peut-elle, ou les deux ensemble peuvent-ils y parvenir dans la mesure où cette philosophie conduirait l'action d'un ou plusieurs individus ». Et Heidegger de répondre : « [...] La philosophie ne sera pas en mesure d'apporter un changement direct de l'état actuel du monde. Ceci est vrai non seulement de la philosophie, mais de toutes les méditations et entreprises purement humaines. Seul un dieu peut encore nous sauver » (M. Heidegger, Entretien avec *der Spiegel*, 23 septembre 1966, trad. P ; Krajewski).

La question soulevée et qui mérite analyse est de savoir si à l'âge technique qui est le nôtre et dont le numérique est le paroxysme, « la voix de Dieu » reste encore audible. Ou serait-elle recouverte par le « vacarme des machines » voire le silence irradiant du numérique absorbant actuel en provocation de la dispersion de l'être humain (GA 13, 89) ? De quel dieu parlons-nous alors ? Le « saut de la pensée » (Salut) est-il assez salutaire pour provoquer *l'autre commencement*, celui de l'avènement du dieu sauveur, du « dernier dieu » ? La crise sanitaire actuelle qui livre l'incertitude de toutes nos certitudes n'est-elle pas aussi révélatrice de l'attente d'un dieu aussi divin tant attendu des humains ?

Pour répondre à ces préoccupations, nous nous reportons sur le terrain herméneutique où le rapprochement avec la situation actuelle du monde marquée par la pandémie du coronavirus annonce l'apologie du numérique dématérialisé. Peut-on oser dire que le penseur de Fribourg fut le prophète des temps postmodernes ? En quoi consisterait cette prophétie ? La tâche de la pensée à laquelle éveilla ainsi le penseur du sens de l'être s'accomplirait-elle maintenant seulement ? L'approche sera tripartite, c'est-à-dire à la fois généalogique (contexte d'émergence du texte) problématique (notre propre hypothèse de travail) et analytique (rapprochement avec l'actualité). L'objectif pour nous est de faire comprendre pour l'aujourd'hui de la situation du monde, marqué à la fois par l'émergence du numérique et l'avènement de coronavirus, l'énigmatique phrase lancée au regard de la dévastation du monde.

1. CONTEXTE HISTORIQUE POLÉMIQUE : L'ENGAGEMENT NAZI DE HEIDEGGER

1.1. Contexte d'énonciation de l'énigmatique déclaration : l'échec du nazi

L'Allemagne est toujours troublée. Son plus grand héritage philosophique du 20^{ème} siècle est détenu par un philosophe nazi. Le journal *Der Spiegel* décide d'interroger le penseur lui-même sur ce qu'aura été ce sombre passé. Martin Heidegger se prête au jeu de questions-réponses et enfonce dramatiquement le clou comme on devrait s'y attendre. Il rappelle que face au déferlement technique du matérialisme américain et soviétique, plus aucune issue ne provient de l'humanisme. Le salut doit venir d'ailleurs et non plus de l'homme. Qu'en est-il du salut et de cet « ailleurs » ?

L'entretien tenu en septembre 1966, a été publié 10 ans plus tard, notamment le 31 mai 1976 soit cinq jours après le décès de Heidegger. En effet, le journal *Spiegel* voudrait comprendre et faire comprendre les liens gênants de Heidegger avec les Nazis. La toute première question posée au professeur en témoigne :

Professeur Heidegger, nous pouvons noter que votre travail philosophique n'a eu de cesse d'être quelque peu assombri par des incidents de votre vie qui, même s'ils ont été assez brefs, n'ont jamais

été clarifiés, soit que vous fûtes trop fier soit que vous n'ayez pas jugé opportun de les commenter (M. Heidegger, Entretien avec *der Spiegel*, 23 septembre 1966, trad. P. Krajewski).

Ce fut-là le fil conducteur des questions de la première partie de l'entretien. Elles tournaient autour du rectorat de l'Université de Fribourg entre Mai 1933 et Mai 1934. Cette période trouble que va marquer un discours-programme énonçant l'engagement de l'université allemande à soutenir le Führer concerne également les rapports troubles de Heidegger avec ses amis notamment Karl Jaspers et Husserl. La conception de l'autodétermination de l'université allemande embrasse également les préoccupations relatives à la fin de la deuxième guerre mondiale et le rôle que y joua l'Allemagne. Entre autres réponses, le philosophe (Heidegger, 1966) affirme :

Dès 1929, dans ma leçon inaugurale donnée à Fribourg qui sera publiée sous le titre « Qu'est-ce que la métaphysique ? », j'avais expliqué la raison essentielle qui allait me décider à prendre la charge du rectorat : « les domaines des sciences se trouvent éloignées. Les façons dont ils traitent leur sujet sont fondamentalement différentes. Cette multitude éparpillée des disciplines ne concerne aujourd'hui sa cohérence que par l'action de l'organisation technique des universités et de ses facultés et elle ne conserve un sens qu'en raison des buts pratiques poursuivis par les départements. En revanche, l'enracinement des sciences dans leur essentiel fondement est mort ». Ce que j'ai essayé de faire au cours de mon mandat eu égard à cet état des universités (qui s'est, jusqu'à aujourd'hui extrêmement détérioré) est expliqué dans mon discours du rectorat. (M. Heidegger, Entretien avec *der Spiegel*, 23 septembre 1966, trad. P. Krajewski).

Quant à la deuxième partie de l'entretien, il porte sur le rôle de la pensée et de la philosophie à l'époque déterminée par la technique. Une conception planétaire de la technique s'est imposée, constate le penseur : « La technique est par essence quelque chose que l'homme ne peut pas maîtriser de son propre chef ». Elle est devenue déterminante du vécu de l'Homme à telle enseigne qu'elle installa l'arraisonement du monde :

Tout fonctionne. C'est exactement ce qui est étrange. Tout fonctionne et le fonctionnement nous pousse toujours plus loin vers toujours plus de fonctionnement, et la technique déchire les gens et les arrache de plus en plus à leur terre.... Nous n'avons pas du tout besoin d'une bombe atomique ; le déracinement de l'homme est déjà en cours. Nos conditions de vie sont devenues purement techniques ». (M. Heidegger, Entretien avec *der Spiegel*, 23 septembre 1966, trad. P ; Krajewski).

La philosophie elle-même perd son rôle de guide au cœur de cet arraisonnement du monde. Devenue innommable la philosophie occidentale rationnelle de même que les courants orientaux sont délaissés au profit de la cybernétique. Et c'est là que le philosophe n'hésite pas à indiquer la voix de recours :

Si je peux répondre rapidement et peut-être un peu hardiment, mais c'est là le fruit d'une longue réflexion, je dirais : la philosophie ne sera pas en mesure d'apporter un changement direct de l'état actuel du monde. Ceci est vrai non seulement de la philosophie, mais de toutes les méditations et entreprises purement humaines. Seul un dieu peut encore nous sauver. Je pense que la seule possibilité de salut qu'il nous reste est de nous préparer à être disponible, par la pensée et par la poésie, à l'apparition du dieu ou à son absence durant le déclin ; et ainsi, pour le dire simplement, nous ne mourons pas des morts vides de sens, mais en déclinant, nous déclinons devant le visage du dieu absent ». (M. Heidegger, Entretien avec *der Spiegel*, 23 septembre 1966, trad. P. Krajewski).

Pour Heidegger « une autre forme de pensée, poétique, peut nous aider à nous préparer à nous rendre disponible à l'arrivée ou à l'absence d'un dieu, seul sauveur possible » (Idem). De ce contexte restitué où fut prononcée l'énigmatique phrase, on peut en mesurer les conséquences pour la pensée philosophique en général. C'est l'enjeu du décryptage auquel nous allons maintenant procéder.

1.2. « Seul un dieu peut encore nous sauver » : recours éthique contre le nihilisme technologique

Il s'agit pour nous de décrypter une phrase énigmatique et d'entrevoir le sens de l'énigme à l'aune de la double situation du monde présent : l'avènement du numérique et l'évènement de Covid 19. A l'âge technique qui est le nôtre et dont le numérique est le paroxysme, « la voix de Dieu » reste-t-elle encore audible ? Ne serait-elle pas recouverte par le « vacarme des machines » ou le silence irradiant du numérique ? Se demander, au travers d'un essai de décryptage herméneutique de l'expression énigmatique de Heidegger, si la voix/e de Dieu est encore audible dans ce monde hautement technicisé et numérisé est tout l'intérêt de ce décryptage.

Considérons d'entrée de jeu le contexte de l'entretien que nous venons de restituer avec pour cible le nihilisme provoqué par le nazisme. Heidegger

s'indigne du rôle que la philosophie notamment la pensée philosophique en tant que méditation sur la condition humaine pourrait encore jouer au cœur de ce désastre. Il s'agit ici pour nous, afin de réussir notre jeu de décryptage, voire de dévoilement et de déchiffrement de considérer ce qui aura provoqué ce désastre et par la suite les conséquences de son avènement. Ce syllogisme entre "l'avant et l'après" se situe dans l'horizon technocritique, éthique et politique que vise la déclaration.

La préoccupation de Heidegger est de faire percevoir le devenir global de l'humanité assujetti par la domination technique du monde. Heidegger n'est pas technophile. Il éprouve cependant un sentiment de « déclin » en face de la domination technique du monde. C'est à ses ouvrages précédents et notamment aux commentateurs fidèles qu'ils soient détracteurs ou non qu'il nous faut nous référer pour percevoir ce sentiment que le philosophe voudrait aiguïser en chacun au regard de la dévastation annoncée du monde. *L'Introduction à la métaphysique* de 1935 en soulignant « la décadence spirituelle de la terre » telle qu'elle se manifeste à travers le règne planétaire de la technique, confirme bien cet état des choses.

En un temps où le dernier petit coin du globe terrestre a été soumis à la domination technique et est devenu exploitable économiquement, où toute occurrence qu'on voudra, en tout lieu qu'on voudra, à tout moment qu'on voudra, est devenu accessible aussi vite qu'on voudra, et où l'on peut vivre simultanément un attentat contre un roi en France et un concert symphonique à Tokyo.... alors à une telle époque, la question pour quel but ? où allons-nous ? Et quoi ensuite ? Est toujours présente et à la façon d'un spectre traverse toute cette sorcellerie. La décadence spirituelle de la terre est déjà si avancée que les peuples sont menacés de perdre la dernière force spirituelle, celle qui leur permettrait du moins de voir et d'estimer comme telle cette décadence. Cette simple constatation n'a rien à voir avec un pessimisme concernant la civilisation, rien non plus, bien sûr, avec un optimisme ; car l'obscurcissement du monde, la fuite des dieux, la destruction de la terre, la grégarisation de l'homme, la suspicion haineuse envers tout ce qui est créateur et libre tout cela a déjà atteint sur toute la terre de telles proportions que des catégories aussi enfantines que pessimisme et optimisme sont depuis longtemps devenues ridicules. Nous sommes pris dans l'étau (M. Heidegger, 1935, p.49-50).

Mais, la puissance planétaire du mouvement de la technique est-elle si dominante que l'homme doit s'avouer incapable de lui opposer une réponse appropriée en laissant le soin de cette tâche à une transcendance ? Quelle

serait la figure originaire du « Dieu » auquel Heidegger invite à recourir ? Dans le même texte, il énonce que « si l'on ne veut pas que la grande décision concernant l'Europe se produise sur le chemin de l'anéantissement, c'est précisément par le déploiement de nouvelles forces, spirituelles en tant que proventuelles, issues de ce centre qu'elle doit se produire » (Idem, p. 50). La technique n'est pas cependant le seul pôle d'inquiétude. La politique dont le nazisme constitue le déclin est aussi interpellée.

Aux yeux de Heidegger, même la démocratie, expression la plus élevée de la vision politique du monde moderne, ne peut être une réponse à cette domination. C'est donc à tort que les modernes s'acharnent sur une forme de gouvernance pensant y trouver la voie royale du salut du seul fait qu'il est question du « pouvoir du peuple par le peuple et pour le peuple ». Les réponses de Heidegger sont pessimistes il faut se l'avouer. Dans l'interview, le philosophe juge les valeurs de la démocratie modernes inopérantes face à la montée totalitaire du règne planétaire de la technique. « La démocratie, l'expression politique de la vision du monde, l'État de droit, je les appellerais des demi-mesures parce que je ne vois dans tout cela aucune véritable mise en question du monde technique » (M. Heidegger, *Ecrits politiques*).

Mais, pourquoi la démocratie est-elle traitée par Heidegger comme une demi-mesure ? Le philosophe de Messkirch, à travers la critique de la modernité, souhaite certainement se livrer à la phénoménologie d'une voie qui lui semble plus appropriée pour faire barrage à la domination technique. Heidegger pense que c'est par la domination que l'humanité pourra venir à bout de la domination technique. C'est à juste titre que des études aujourd'hui telles Ferry Luc et Renaut Alain, *Heidegger et les modernes*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1988 ; Palmier Jean.-Michel *Les écrits politiques de Heidegger*, Paris, L'Herne, 2016, montrent que « le nazisme n'est pas un accident survenu au peuple allemand, mais doit être compris dans la logique de son histoire. Il a été préparé dans un contexte qui n'est pas autre que celui dans lequel s'est forgée la pensée de Heidegger. La cohérence de

l'évènement historique doit être mise en rapport avec la cohérence de la production philosophique » (J. Quillien, 1990, *Germanica*, 8, p.103-42)

La pensée de Heidegger aura donc contribué à l'avènement de l'État totalitaire, à la fois comme conséquence et comme réponse nécessaires au déploiement de la technique. Selon cette perspective, la correspondance avec la technique requiert, pour traduire et exprimer politiquement ses exigences, un totalitarisme. Dans cette logique, le modèle politique fondé sur l'autonomie du sujet, c'est-à-dire la démocratie, doit se laisser transcender par un système politique plus apte à accomplir les exigences de la modernité. Et le modèle politique le mieux en phase avec la planétarisation de la technique, c'est le nazisme. Ce choix scientifique qui a eu, au niveau du penseur, un répondant politique, a soulevé des polémiques très nourries entre heideggériens d'obédience orthodoxe et dissidents sur la question de l'engagement du philosophe de la forêt noire. Emmanuel Faye n'hésite pas aujourd'hui à dénoncer cette dérive totalitaire dont regorge la pensée du penseur de la forêt noire. (*Heidegger à plus forte raison et Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*).

La domination que l'homme subit de sa situation dans le monde technicisé n'est pas une malédiction à laquelle il ne peut échapper. Il lui faut simplement s'investir dans l'établissement d'une relation satisfaisante avec la technique. Et, déclare Heidegger dans *der Spiegel*, « le national-socialisme est bien allé dans cette direction ». (M. Heidegger, *Ecrits politiques*). Ce mouvement, malgré son insuffisance de fait, était, dans sa vérité inaugurale, pour lui, sur la bonne voie : celle de l'élaboration d'une libre relation avec le monde technique capable de faire face à l'américanisme, c'est-à-dire à ce déferlement de produits de la technique sur l'ensemble de la terre. Le national-socialisme qui constitue, aux yeux de Heidegger, ce que L. Dumont a appelé « singulier mélange de traditionalisme et d'hypermodernisme » s'est révélé, contre toute attente, incapable de pleinement correspondre à l'époque de la technique, au point

où Heidegger, comme s'il était au bord du pessimisme, abdiquait en ces termes :

La technique dans son être est quelque chose que l'homme, de lui-même, ne maîtrise pas....Si vous me permettez une réponse et peut-être un peu massive, mais issue d'une longue réflexion : la philosophie ne pourra pas produire d'effet immédiat qui change l'état présent du monde. Cela ne vaut pas seulement pour la philosophie, mais pour tout ce qui n'est que préoccupations et aspirations du côté de l'homme. Seulement un Dieu peut encore nous sauver. Il nous reste pour seule possibilité de préparer dans la poésie une disponibilité pour l'apparition de ce Dieu ». (M. Heidegger, *Ecrits politiques*, p. 260).

1.3. De l'écoute attentive de la Parole poétique

La poésie se trouve être l'ultime alternative à la dérégulation nihiliste de la technique moderne. Procédant de la métaphysique, le nihilisme, pour être jugulé, demande que soit dépassée la source dont elle procède. La décadence, Nietzsche, comme Heidegger, la pensent à la fois comme conséquence et avènement du nihilisme. En tant que tel, elle ne peut rien produire d'autre que la détresse. Comment alors transfigurer l'abîme et l'indigence de cette détresse ? C'est ici qu'intervient, dans l'œuvre de Heidegger, la poésie au sens originaire du mot. En référence à Hölderlin qui s'interrogeait dans son *Élégie* : *wozu Dichter in dürftiger Zeit* : « pourquoi des poètes en temps de détresse ? » Heidegger, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort du poète Rainer Maria Rilke, s'interrogeait en ces termes : *wozu Dichter* : pourquoi des poètes ?

La poésie en effet dans l'œuvre de Heidegger occupe une place de choix. C'est elle *Das Andere Denken*, l'Autre Pensée, qui doit délivrer de la situation présente. Le rapprochement de la poésie avec la question de Dieu se situe dans le sillage d'une pensée méditante voire méditative pour retrouver l'originaire de toute pensée entre temps assujetti par le dévoilement technologique. Le numérique contemporain ainsi que le Coronavirus conduisent non pas à l'achèvement du monde mais à l'offrande de la voie de méditation capable de faire percevoir l'horizon de dématérialisation (numérique) et de spiritualité (Coronavirus). Seule une posture de poète permet d'envisager ainsi ces forces de dévastations apparentes qui adviennent. Dans « l'homme habite en poète », conférence

de 1951, qui reprend un titre de Hölderlin, on lit : « nous nous trouvons ainsi en face d'une double exigence ; d'abord penser ce qu'on appelle l'existence de l'homme en partant de l'habitation ; ensuite comme un « bâtir » (Bauen), peut-être comme le « bâtir », par excellence. Si nous cherchons dans cette direction l'être de la poésie, nous parviendrons à l'être de l'habitation ».

Avec Heidegger, nous entrons donc dans une ère philosophique qui institue un dialogue entre pensée et poésie, une ère où la pensée n'est plus considérée comme simple activité de la raison et la poésie comme une activité simplement imaginative et sensible. Ce dialogue ainsi institué par Heidegger entre poésie et pensée n'est tel que parce que l'être humain est pensé à partir de la mise en résonance de la parole : « Plein de mérites, mais en poètes, l'homme habite sur cette terre » (Hölderlin) . Tel est le poème dont Heidegger fait le commentaire (Cf. R. Matar-Pierre, 2011). C'est dans le rapport à la parole que poésie et pensée se rencontrent. Autrement dit, c'est à partir de l'écoute de la parole que s'ouvre l'entente proprement heideggérienne de la poésie.

La poésie, entendue de la sorte, non comme un genre littéraire, mais comme *Dichtung*, est un dire en général, une manière de montrer la dimension au sein de laquelle va pouvoir habiter l'être humain sur terre. Ici se retrouve le sens profond de la Parole autour de laquelle les humains façonnent le vivre ensemble. Jacob Agossou, philosophe et théologien béninois soulignait à juste titre « *O xo man gni mindé gbè* » (la parole n'est l'égale de personne). Rejoignant ainsi le Prologue de Saint Jean : « Au commencement était la parole » ou encore : « Le verbe s'est fait chair ». On perçoit combien le langage poétique rend favorable le séjour de l'humain sur la terre, obligé d'adresser des paroles (Prières) aux dieux pour subsister. La poésie du langage où la langue poétique prouve ainsi l'aspect fondamentalement éthique de la pensée de Heidegger. Le philosophe, soulignons-le, abandonne le terme éthique trop marqué par la modernité, selon lui, en faveur de l'*ethos* grec qu'il rattache au sens, tout particulier, de *Wohnen* "habitation". Dans la mesure où l'éthique évoque le comportement

« *Verhältnis* », « Habiter la terre en poète » c'est retrouver à travers le comportement l'éthique de l'existence humaine.

Si l'être humain se dispose à habiter en poète, à écouter la parole poétique, cette parole qui parle, alors il pourra entrer dans une nouvelle relation avec la technique et la politique. Les poètes sont ceux qui, au milieu du temps de la détresse et de la fuite des dieux, caractéristiques des Temps Modernes, recherchent les traces du sacré. Être poète en temps de détresse, c'est, dit Heidegger, être attentif à la trace des dieux enfuis. Autrement dit, c'est séjourner ou demeurer dans le Quadriparti unissant le Ciel et la Terre, les Divins et les Mortels. « Les poètes sont ceux des mortels qui, chantant le dieu du vin, ressentent la trace des dieux enfouis, restent sur cette trace, et tracent ainsi aux mortels, le chemin du revirement ».

Le salut de l'humanité en face du déferlement technique qui s'impose doit être recherché du côté de l'idée grecque du divin. Qu'y a-t-il de divin dans la pensée grecque pour qu'elle serve de paradigme à toute vision divine du monde ? La philosophie se substitue-t-elle ainsi à la pensée ? Qu'est-ce que pensée et penser Dieu à l'ère de la technique ?

2. LECTURE ANALYTIQUE DE LA DÉCLARATION : ESSENCE DE LA TECHNIQUE À L'ÈRE DE CORONAVIRUS

Dans l'attente du dieu sauveur tel que Heidegger l'envisage hors contexte métaphysique, la pensée ne peut rien, disions-nous, « mais la philosophie, elle, est à bout ». Face à la mort déclarée de la philosophie à pouvoir servir encore efficacement l'ordre du monde, malgré les grandes glorioles qu'elle a connues, Heidegger suggère « un autre type de pensée ». C'est cette autre pensée, celle poétique, *Das andere Denken* « qui sera en mesure d'affronter le règne de l'arraisonnement » déclare-t-il. Il nous faut saisir l'essence de la technique pour en mesurer la portée problématique et surtout sa contribution à penser extrêmement le divin.

2.1. La question de l'essence de la technique

Pour Heidegger, la technique moderne est la manifestation ultime de la volonté de puissance. Et là se note le danger le plus grand de l'époque. Car souligne Dominique Janicaud (D. Janicaud, 1987, p. 220) : « Nul ne peut contester qu'en un laps de temps relativement court (en comparaison de l'histoire et surtout de la préhistoire de l'humanité) les sciences et les techniques ont transformé notre planète au point d'ébranler des équilibres écologiques et ethnologiques immémoriaux, au point surtout de faire douter l'homme du sens de son existence et de ses travaux, jusqu'à faire vaciller sa propre identité ».

Ainsi « Plus l'homme se prend pour le « seigneur de la terre », plus il devient une simple pièce du « dispositif technique » : L'essence de la technique diffère donc de sa disponibilité comme instrument. Elle apparaît comme la figure ultime de la métaphysique. Dans *Essais et conférences* recueil de textes parus en 1954, Heidegger qui, entre autres, y publie « la question de la technique », intitule l'ensemble des conférences : « Regard dans ce qui est ». Ce n'est plus seulement comme un assemblage de matériaux et d'outils qu'il faut voir la technique, mais il urge, en remontant au grec, de l'envisager véritablement comme la *techné* (τέχνη) : « la (τέχνη) « qui désigne l'une des cinq manières, selon Aristote dans l'*Ethique à Nicomaque* d'avérer, c'est-à-dire de dévoiler la vérité » (Dominique Saadjiian, dictionnaire Heidegger, art. Technique, p.1274, 2013).

La *technè*, originellement, n'était pas un matériel à usage, mais un savoir, « un savoir, un tour de main, dans le sens où l'artisan sait comment s'y prendre pour « faire apparaître » : c'est un mode, parmi beaucoup d'autres, de l'*alètheuein*, du déceler, ou capacité de dévoilement de l'« homo faber » ». (Idem). Le concept de dévoilement reste à la fois intrinsèque et approprié à la technique y compris dans son versant moderne à l'exception cependant du fait que le dévoilement au sens moderne est devenu « une provocation », « une mise en demeure adressée à toutes choses d'apparaître comme un fonds ou un stock disponible » (Idem). C'est le règne de l'arraisonement encore appelé « dispositif » (Das-Gestell). Le drame provient du constat « déconcertant »

selon lequel « le basculement soudain, qui voit tout d'un coup « les choses présentes, par exemple : la nature, l'homme, l'histoire, le langage se mettent en évidence, séparément, en tant que réelles dans leur « objectivité » »¹ (Dreyfus, 1986, p. 292). Renversant la perception ordinaire des relations entre la technique et la science, le penseur de Fribourg montre que c'est « la science qui est au service de la technique et non l'inverse » : « L'agriculture moderne met la nature en demeure de produire les fruits qu'elle porte en elle » (Idem). Le drame devient phénoménal. Car, « le monde de la technique, avec sa géométrisation et sa mathématisation, demande un espace neutre, uniforme et universel.

Les lieux traditionnels, qui manifestaient historiquement la capacité des choses à rassembler (à l'exemple souvent choisi du vieux pont qui fonde une ville), disparaissent dans l'espace uniformisé, note « Michel Haar » (1986, p. 347). Il en résulte que c'est derrière des représentations instrumentales que se dissimule l'essence de la technique laissant croire que l'homme est « maître et possesseur ». C'est de là qu'il faut retrouver le sens métaphysique et non technologique de la métaphysique. Car, la technique, sous sa forme heideggérienne, est un « mode de dévoilement de l'étant » voire un « moment de la vérité de l'être ». D'où l'affirmation de *La Question de la technique* (1953) : « L'essence de la technique n'est rien de technique ».

Le danger, si danger il y a, se retrouve dans « La « calculabilité intégrale » [qui] consomme l'indifférence de l'objet mais aussi du sujet ; cette calculabilité constitue le déploiement de l'être de la technique moderne, *das Wesen der Technik* (F. Dastur, 2011, p. 123): « Commencé avec Descartes, ce danger va atteindre le sujet lui-même au point de lui faire perdre son caractère de « Vivant » (Dilthey) cette *Lebendigkeit*, autrement dit cette capacité de vivre par eux-mêmes et qu'ils étaient devenus des

¹ Cf. Hubert Dreyfus citant Heidegger donne un exemple parlant de ce dévoilement : « L'artisan doit être compris comme correspondant à ses matériaux, ainsi un vrai menuisier s'efforce de se mettre en correspondance avec les différentes espèces de bois, les formes y dormant, le bois lui-même, tel qu'il pénètre la demeure des hommes. C'est cette relation au bois qui fait tout le métier sans lui cette occupation ne serait plus déterminée que par le seul profit. »

hommes sans histoire, *geschichtslos*“ dans la mesure où leur vie se trouvait dominée par le « mécanisme » (Ibidem). « Le propre du « mécanisme », qui accompagne la technique, c'est d'expliquer toute vie, y compris la vie psychique, en partant d'éléments isolés et non pas de la cohésion du sens du vécu » (Ibidem).

2.2. La pensée de Dieu à l'extrême

On le voit bien, Heidegger n'est ni technophile, ni technophobe, mais technocritique. Sa vision des choses s'inscrit à l'encontre de celle du commun des mortels. Ce serait en ce sens oublier qu'il s'agit là d'une pensée qui aura opéré le « retour au commencement ». Nous sommes avec Heidegger dorénavant en « Ontologie fondamentale » dont il ne sortira jamais d'ailleurs et ce, au détriment de l'ontologie métaphysique ou de la subjectivité. On le voit d'ailleurs, à l'ère de la technicité du monde, le *Gestell* place l'homme lui-même comme fond pour la technique et modifie son rapport avec tous les domaines du savoir. C'est donc à tort qu'on parle d'une technophobie de la philosophie de Heidegger car :

Méditer sur le danger du *Gestell* ne revient pas à le dénoncer, au contraire fait-il aussi de la *techné* un prodigieux éloge comme appartenant à l'essence de l'homme ». La technique a réduit l'essence de l'homme en termes de « chose disponible » laissant à l'homme l'illusion qu'il la maîtrise. D'où : « Le règne du *Gestell* signifie ceci : l'homme subit le contrôle, la demande et l'injonction d'une puissance qui se manifeste dans l'essence de la technique et qu'il ne domine pas lui-même [...]. Seul un dieu peut encore nous sauver (M. Heidegger, 1958, p. 9 à 48)

Il y a là une alerte lancée par le penseur du sens de l'être quant à l'assurance de notre être-au-monde. Toutefois il garde l'espoir que face à ce *Gestell* : « le déferlement et les excès de la technique, la perte du sens des choses, l'exode de la vérité, la fuite des dieux, la disparition de la nature, enclenchera une réaction salutaire du *Dasein* » (J. Grondin, 1987, p. 103). Pour lui « là où est le péril, croît aussi ce qui sauve. » (Hölderlin, *Patmos*, en *Question IV*). Ainsi, « C'est précisément dans l'extrême danger du « *Gestell* » que se manifeste l'appartenance la plus intime, indestructible de l'homme à « ce qui accorde ». Contrairement à toute attente, l'être de la technique recèle en lui la possibilité que « ce qui sauve » se lève à notre

horizon », écrit Emilio Brito». (1999, p. 83). L'homme devra se remettre en méditation sur « ce qui dans la technique est l'essentiel à savoir le sens originaire de la *techné*, *τέχνη*, grecque qui désignait aussi la production du vrai dans le beau, et par quoi il est nécessaire » de revenir à « l'art qui portait l'humble nom de *techné*, *τέχνη*, en tant que dévoilement producteur faisant partie de la *ποίησις* (poésie)» (M. Heidegger, La question de la technique, p. 83).

Cependant, « Plus nous questionnons en considérant l'essence de la technique et plus l'essence de l'art devient mystérieuse » (Idem). Ce mystère se dévoile à nouveau au cœur du numérique contemporain, cette forme accomplie de la technologie que l'art tend à porter à son paroxysme. Serait-ce la figure esthétique du dernier Dieu, *der letzte Gott* ? Ou le numérique en dévoilant l'essence ontophanique de la technique, replace l'humain en face de son propre salut comme tente de le réinterpréter aujourd'hui Stéphane Vial, à travers la notion de « techno-transcendance ? »

3. LA RÉVOLUTION NUMÉRIQUE COMME OUVERTURE SUR LE DIVIN À L'ÈRE DE CORONAVIRUS

En quel sens Heidegger est ou non prophète de la révolution numérique ? Le prophète annonce, il indique (Hinweiser). Et la prophétie ne s'accomplit jamais du temps du prophète. L'énigmatique déclaration de Heidegger : « Seul un dieu peut encore nous sauver » dont on a tenté vainement de retrouver l'herméneutique du côté du Dieu de la foi, trouve plutôt son orientation du côté du sens de la technique et de son avènement. Le rapport de Heidegger avec le dieu de son origine, le christianisme est d'autant plus complexé que c'est du côté de la technique qu'il nous a paru nécessaire d'orienter notre approche de manière à maintenir la voie du Sacré que toute action humaine envisage. La technique contemporaine dispose-t-elle encore d'un espace pour la sacralité de l'être et notamment de l'être humain ?

3.1. Le numérique ontophanique

La technique n'est pas le dieu mais la dévastation de l'essence humaine qu'elle provoque doit inciter le *Dasein* (l'homme en situation

existentielle) à trouver en lui-même et part lui-même la voie de non-dispersion, voire de non-anéantissement. La littérature philosophique contemporaine avec les travaux de Stéphane Vial après ceux des premiers commentateurs de Heidegger sur la technique à savoir Anders Gûnters, Jacques Ellul, offrent des issues relatives à la question de l'art et de sa numérisation contemporaine. L'art, depuis Hegel, est « l'expression de la spiritualité et de la religion ». L'analyse de l'œuvre d'art de Heidegger maintient cette dimension et permet au philosophe contemporain Stéphane Vial de faire comprendre l'enjeu transcendantal du numérique ontophanique.

Lors d'une interview, comme ce fut le cas pour Heidegger, Vial répond : (Echappées Revue d'art et de design de l'École supérieure d'art des Pyrénées, n° 2, Pau-Tarbes, 2013)

La révolution numérique correspond à un double bouleversement. Sur le plan de l'histoire, elle est l'avènement d'un nouveau système technique. C'est ce que j'ai appelé le système technique numérique, fondé sur la trilogie de l'électronique, de l'informatique et du réseau Internet. Sur le plan de la philosophie, elle renouvelle en profondeur les structures techniques de notre perception, autant qu'elle nous révèle l'existence même de ces structures, que j'ai appelées techno-transcendantales, et dont j'ai essayé de montrer qu'elles ont toujours existé, sous des formes variables, aux différentes époques historiques. C'est en cela que la révolution numérique est un événement philosophique : elle modifie l'acte phénoménologique de percevoir.

La techno-transcendantale devient le point d'ancrage de la réflexion de Vial comme sens au numérique. Ceci « vise à souligner le fait que, notre perception du monde est affectée par les techniques et les appareils avec lesquels nous vivons » (Stéphane Vial « L'être et l'écran, comment le numérique change la perception », préface de Pierre Lévy, PUF, Paris, septembre 2013, p. 111). Ainsi, « chaque génération réapprend le monde et renégocie son rapport au réel à l'aide de dispositifs techniques dont elle dispose dans le contexte socioculturel qui est le sien » (Ibidem). Cette approche historique de l'ontophanie numérique permet à l'auteur de déconstruire la fracture intergénérationnelle souvent avancée : si chaque génération apprend à percevoir au travers des techniques existantes, alors

plusieurs matrices ontophaniques historiquement datées se superposent et coexistent dans notre expérience quotidienne. L'ontophanie numérique va alors jouer un rôle réconciliateur et de stabilisateur. Elle permettra de déconstruire l'opposition entre « réel et virtuel ». Elle invite ainsi à dépasser « la croyance dans la métaphysique platonicienne de l'image qui enferme le virtuel dans l'illusion, le simulacre et la tromperie. Réel et virtuel ne s'opposent pas, et le virtuel n'est pas irréel, parce qu'il est une manière d'être sans se manifester » (L'être et l'écran, 2013, récession de Marie-Julie Catoir-Brisson).

A ce titre, « cette révolution n'est pas seulement technique mais aussi philosophique. La technique n'est pas une chose indépendante du sujet ; elle fait partie du sujet. La question de la relation entre l'être et la technique est abordée à la croisée de l'ontologie (philosophie de l'être) et de l'anthropologie » précise Marie-Julie Catoir-Brisson dans sa récession. Une telle approche permet, en envisageant tout l'engagement de Vial à faire comprendre le sens et l'essence du numérique, de concevoir que « les dispositifs techniques donnent accès au réel et génèrent aussi des réalités, comprises comme des expériences du réel » (Marie-Julie Catoir-Brisson). Dès lors, le numérique nous met en face de « matrices ontophaniques », c'est-à-dire des « structures de la perception, historiquement datées et culturellement variables. » (S. Vial, 2013, p. 19-20).

Au nombre de ces catégories, Vial propose onze pour la saisie du phénomène numérique qui est programmable, instable, réticulaire, « autrui-phanique », copiable, annulable, destructible, thaumaturgique et jouable. Le phénomène numérique se caractérise aussi par l'interaction et la simulation. L'hyper-présence caractérise l'ontophanie numérique mais les modalités d'interactions sociales avec autrui via les appareils numériques ne remplacent pas les précédentes. Enfin, le numérique est ludique et il renforce notre capacité à jouer avec notre environnement. (L'être et l'écran, 2013, récession de Marie-Julie Catoir-Brisson).

Ainsi, la pensée de la technique contemporaine en termes de philosophie du numérique ne se passe guère d'approche anthropologique et sémiotique. Ce qui est visé en anthropologie philosophique est de faire « observer finement comment chacun des nouveaux dispositifs numériques reconfigurent notre rapport au monde, en tenant compte de l'interaction entre le dispositif, l'utilisateur et son environnement » (L'être et l'écran, 2013, récession de Marie-Julie Catoir-Brisson). Nous nous y attelons dans nos travaux personnels où l'humanité de l'être humain doit aujourd'hui être repensée en fonction de son être-au-monde voire de sa finitude originaria : « Tout être humain est caractérisé par l'évidence de la naissance et la certitude de la mort » (R. Techou, *Philosophât*, 2019, n°2). C'est d'ailleurs pour se maintenir dans cette finitude ontologique que Heidegger préconise en face de la dévastation du monde et pour assurer le salut de l'être humain, une attitude anthropologique à intégrer : La sérénité qu'exige l'attitude de l'humain à l'ère de Coronavirus.

3.2. La sérénité en face de la dévastation du monde : Coronavirus en question

Le dieu qui doit sauver est-il ainsi apparu ? De quoi nous sauverait-il donc ? La pensée aurait-elle été ainsi assujettie ? Ou c'est un nouvel horizon de possibilité qui s'est ainsi rendu manifeste ? La saisie du numérique contemporain comme sens de notre être-au-monde exige le développement de nouveaux concepts pour penser l'expérience phénoménologique que propose le numérique lui-même. Auguste Comte n'était pas moins vigilant sur la question et sa contribution au dévoilement de l'humanité de l'être humain le montre davantage. C'est, de toute évidence, ce qui fut perçu et analysé dans « Quel Humanisme pour le 21^{ème} siècle » où, sur les traces du philosophe des sciences, le Professeur Kissèzounon affirmait : « malgré la pertinence des catégories contemporaines pour repenser l'essence humaine en vue de refonder l'humanisme contemporain, il faut aussi rechercher dans notre passé surtout dans la tradition philosophique, d'autres catégories ou d'autres repères qui pouvaient encore bien nous être utiles aujourd'hui, du moins qui méritent encore aujourd'hui notre attention » (G. Kissèzounon, 2017, p. 123).

« Seul un dieu peut encore nous sauver » ouvre ainsi la voie à une perception renouvelée de l'être humain voire de sa capacité à « donner sens et existence au monde ». A l'ère de « l'insuffisance de la raison suffisante » (Jean-Luc Marion, *Etant donné*), le mot de Heidegger retrouve son sens. Il ne s'agissait pas pour le philosophe d'entériner le nihilisme nietzschéen encore moins de saper les bases de l'humanisme traditionnel. Mais le penseur du sens de l'être cherche à faire écouter « la Nouvelle tonalité affective de l'être humain » (Téchou, 2019) dont la technique contemporaine fait entendre l'écho.

La sérénité de l'être humain ne se manifeste que dans la prise au sérieux de notre finitude originelle laquelle caractérise l'humain que nous sommes et dont Coronavirus révèle toute la vérité. Dans une chronique adressée au journal *La Croix du Bénin* n° 1553 du 24 avril 2020, en réponse à la situation pandémique notre analyse philosophique soulignait :

Le Coronavirus nous donne de repenser les questions de justice, d'égalité, le sens de l'histoire et les questions morales et éthiques. Mais c'est surtout à une ouverture culturelle et à un dialogue culturel que nous appelle cette crise du Covid 19. Tout en dévoilant la faiblesse et l'individualisme suicidaire des plus grandes puissances et leur effondrement, on tire des leçons selon lesquelles aucun pays n'est la règle à imposer aux autres. La règle n'est donc plus ni occidentale ni africaine. Elle incite à repartir du commencement de toute pensée, la finitude qui contraint l'existence à être sereinement vécue.

En effet, dans un contexte sociopolitique et économique-religieux subitement bouleversé par une crise sanitaire qui prend l'enjeu d'une pandémie, il faut retrouver le sens de l'humain. La situation inédite de l'existence humaine actuellement apparaît pour les habitués de la logique mercantile et du capitalisme consumériste un saut dans l'inconnu. C'est dans cette angoisse qui reste existentielle qu'il faut trouver le sens de l'abîme :

Pour Roger-Pol, nous en apprenons philosophiquement en même temps que la philosophie nous en apprend : « Cette situation dit de nous que nous n'arrêtons pas de bouger d'abord dans nos têtes. Que nous n'arrêtons pas de nous divertir, de nous occuper à l'écran, avec des jeux vidéo, avec des séries. Mais cela change aussi nos cartes mentales. Autrement dit, c'est une sorte d'expérience philosophique absolument

gigantesque où notre vie quotidienne change. Cela nous oblige à réfléchir à des choses que, d'habitudes, nous ne voulions pas voir : le hasard qui peut tout bouleverser, la vulnérabilité de nos vies et de nos corps, le rapport étrange que nous avons entre notre solitude dans le confinement et la solidarité. Tout ça aussi doit faire réfléchir. Il y a énormément de choses qui sont en train de bouger dans les têtes alors que nous ne bougeons plus dans la réalité » (P. NEXEUX, Roger-Pol Droit, France culture du 30 Mars, 2020).

Dès lors, coronavirus enseigne à entretenir avec le numérique non plus seulement un rapport utilitariste ou mécanique mais une proximité existentielle. Il faut s'en tenir désormais à cette connexion entre la « matière et la non-matière » en sachant que la structure humaine l'emporte sur les infrastructures de l'homme. Grâce au Coronavirus, le numérique, signe de l'ingéniosité humaine va ré-concilier l'humain avec lui-même en lui faisant redécouvrir la phénoménalité de la relation avec la transcendance hors de toute artificialité. Mais de quelle transcendance est-elle question ? Se rapproche-t-elle du dieu traditionnellement ainsi connu ? Toute réponse doit sortir de la tentation de représentation.

La thérapie philosophique en face du Coronavirus est de repartir de notre finitude originare ; autrement dit, il s'agit d'Être soi chez soi. Rester chez soi, c'est habiter le monde en lieu-tenant du Rien. L'homme n'est rien, on le dit mais on ne l'a jamais intégré. Justement parce qu'il n'est pas rien du tout mais le tout de Rien (J Greisch). Le Coronavirus rappelle que nous sommes-là en face du néant non anéantissant, cette vulnérabilité originare. C'est la tâche de la pensée. Elle est méditation sur la condition humaine et ne commence vraiment « que lorsque nous avons éprouvé que la raison tant magnifiée depuis des siècles, est l'adversaire la plus opiniâtre de la pensée » (M. Heidegger, *Chemins qui ne mènent nul part*, p. 322). Car la philosophie n'est qu'un moyen pour accéder à *la pensée de ce que nous sommes*.

Conclusion

Après avoir présenté le décryptage en amont et en avant de l'énigmatique déclaration heideggérienne, nous en sommes arrivés à l'herméneutique du numérique et de coronavirus pour mesurer la possibilité toujours possible du divin à l'ère de la dévastation de l'humain. Pour le

percevoir, il faut s'ouvrir à la finitude originaire de l'être humain qui impose la sérénité en face de la dévastation du monde : « La rupture avec la raison suffisante nous mettra sur de nouvelles pistes de la pensée, ébranlant nos anciennes certitudes, cause de notre folie actuelle car « ce n'est pas le doute qui rend fou, c'est la certitude » (F. Nietzsche, 1992, p. 1228).

Heidegger n'a pas pour intention de faire advenir un nouveau dieu. Au regard du constat de l'absence de Dieu, il cherche à combler le fossé creusé par la métaphysique et à surmonter l'apparent nihilisme dont il n'est aucunement le protagoniste si ce n'est une conséquence de la métaphysique. « Seul un dieu peut encore nous sauver » sonne dès lors comme un appel à écouter dieu, à laisser dieu être dieu :

Il croyait dans la possibilité d'une authentique conversion philosophique à travers le retour à la pensée ontologique grecque présocratique. Le dieu qui peut encore nous sauver est incontestablement un dieu grec, mais un dieu qui parle allemand. Car, pour Heidegger, c'est la langue allemande qui est la digne héritière de la langue grecque, d'où son allusion provocatrice selon laquelle tout intellectuel français serait obligé de parler l'Allemand dès lors qu'il commence à penser... (J.-L. Berlet, 2007).

Dans *Acheminement vers la parole* (1981, GA 12), où le philosophe évoque de « grands poètes Allemands comme Hölderlin, Trakl ou Stefan Georg qui auraient saisi par voie poétique la vérité fondamentale de l'Être qui consiste à se dévoiler en se voilant », on perçoit mieux sa préoccupation de maintenir la figure grecque du divin au cœur des bouleversements présents. La dissolution de la philosophie dans les sciences particulières est ce qui, selon Heidegger, lui arrache également son rôle d'avant-gardiste. Le « Dieu est mort » de Nietzsche a sonné le glas de la pensée occidentale et ouvert la voie au nihilisme. En réalité, ni l'un ni l'autre des traits attribués à Nietzsche ne furent réels. Et, c'est Heidegger qui va le révéler à travers justement la possibilité du salut et le retour de Dieu qu'il annonce.

Dans le contexte des développements scientifiques et techniques de son temps, en considération des hallucinants progrès de la technoscience au regard desquels nous pourrions trivialement dire que Heidegger n'avait encore rien vu, « Seul un dieu peut encore nous sauver » semble répondre en échos à la vision comtienne (A. Comte, 1970, p. 10) que malgré tous ses

progrès, « l'homme devient de plus en plus religieux ». Nous sommes ainsi en face non du mystère mais du mystique qu'est Heidegger lui-même. Le mystère de l'être qu'il aura réussi à arracher à la métaphysique dit toute « l'évidente spiritualité grecque à travers les notions de dévoilement (aletheia) de l'Être, d'éclaircie de l'Être ou encore de berger de l'Être ou de demeure de l'Être » que nous lui connaissons et qui refait surface : « Les Dieux de la Grèce étaient nommés non sans raison les immortels. Le « Dieu » d'Israël est invoqué sous un nom imprononçable- celui du Tétragramme. Notre pensée sera-t-elle assez libre un jour, assez ouverte- en un mot assez extrême pour accueillir Dieu là où de préférence il se trouve : à l'extrême ? » (François Fédier, Dictionnaire Heidegger, art. Dieu à l'extrême (x), p. 344, 2013).

Références bibliographiques

ARJAKOVSKY Philippe, FEDIER et FRANCE-LANORD Hadrien (Ss. dir.), 2013, *Le Dictionnaire Martin Heidegger : Vocabulaire polyphonique de sa pensée*, Paris, Éd. du Cerf, 1400 p.

ELLUL Jacques, 2004, *Le système technicien*, Paris, Le Cherche Midi, (première édition Calmann-Lévy, 1977), 386 p.

FERRY Luc et RENAUT Alain, 1988, *Heidegger et les modernes*, Paris, Grasset et Fasquelle, 192 p.

HEIDEGGER Martin, 1958, « Dépassement de la métaphysique », *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, trad. André Préau.

HEIDEGGER Martin, 1958, « La question de la technique » [1954] Extraits d'*Essais et conférences* trad. André Préau, Paris, Gallimard, 349 p.

HEIDEGGER Martin, 1958, *Essais et conférences*, Trad. A. Préau, Paris, Gallimard. 349 p.

HEIDEGGER Martin, 1964, *Introduction à la métaphysique*, Trad. Gilbet, Kahn, Paris, Gallimard. 226 p.

HEIDEGGER Martin, 1967, *Lettre sur l'humanisme*, Trad. Roger Munier, Paris, Aubier. 249, p.

HEIDEGGER Martin, 1995, *Écrits politiques*, Trad. François Fédier, Paris, Gallimard, 358 p.

HEIDEGGER Martin, 2016, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Trad. Wolfgang Brokmeier, Paris, Gallimard. 461 p.

JANICAUD Dominique, 1985, *Power of the rational*, Indiana University Press, 385 p.

KISSEZOUNON Gervais, 2018, « Perspectives d'humanisme d'un philosophe des sciences : le nécessaire passage religieux chez A. Comte » dans *Quel humanisme pour le 21^{ème} siècle*, Collectif, Academia, Bruxelles, 134 p.

MILAD Doueïhi, 2008, *La grande conversion numérique*, Paris, Seuil, 271 p.

PALMIER Jean.-Michel, 2016, *Les écrits politiques de Heidegger*, Paris, L'Herne

VIAL Stéphane, 2017, *L'être et l'écran*, Paris, Puf, 336 p.

WAYSAND Georges 1987, *Les pouvoirs de la science*, textes recueillis par D. Janicaud, Paris, Vrin, 182 p.